

Poèmes de l'avant

Par Michèle Lesage

ISBN : 978-2-9819198-3-0

Table des matières

Berceuse	1
Chevaux sauvages	2
Ennui.....	3
Mort.....	5
En attendant la création.....	6
Nous deux.....	8
Les oranges.....	10
Ecchymose	11
Les enfants de la nuit.....	13
Synchronie	14
Les funambules.....	16
Aube.....	17
La messe blanche.....	18
La vallée défendue	19
Souvenir d'été	20
Poème de laine	21
La maison est si noire	22
Comme un enfant	23

Pour rire.....	24
À mon père	25
Il nous faudra renaître.....	26
Intermède.....	27
La mante	28
Veille	30
Mois d'août.....	32
La mer éclatée.....	34
Le pain de la nuit.....	35
Le départ.....	36
Mensonge	37
Saison morte	39
Maille à partir	41
Pourquoi le poème	42
La paix de l'eau.....	43
Fiction	44
Seule.....	45
Tu es.....	47
La jardinière	48
Retrouvailles.....	51

Au café	52
L'image vaut mille mots	53
Au mois de mai	55

Berceuse

Des mots doux se tressent
Entre lèvres agitées
Se tressent tendresse
D'enfance oubliée

Je pense à mon chat
Quêtant me caresses
Ronronne tendresses
Au bout de mes doigts

Je pense au vieux chêne
Où mes larmes s'enchaînent
Près des folles promesses
Près des folles tendresses

Je veux vivre tendresses
Souvenirs qui se pressent
Éphémère jeunesse
De tendre tendresse

Quand l'amour se dresse
Se dressent tendresses !

1973

Chevaux sauvages

Ils courent cents,
Presque mille
Splendeur tranquille

Jeunes et forts
La prairie à perte de temps
Ils ignorent la bride
Les blessures du mors
La laideur des rides
La décadence du corps

Innombrables bêtes sauvages
Têtes magnifiques
Robes du jour, robes de rosée
Galopent follement
Épris de liberté

Surgissant dans le vent
Leurs muscles se bandent
Puis soudain se détendent
Infini des contrées fantastiques

Manège de chevaux
Rêve d'enfant à l'heure où tout s'endort
Nuits et jours, prison de mes tristes riens
Déchirante réalité qui me retient
La ville n'est que désert
Derrière l'horizon, le silence qui tonne

1973

Ennui

J'ai le cœur à l'envers
Du brouillard en bandoulière
J'ai des jours et des nuits inversés
D'hivers au lieu d'étés

Première neige tombée
Sur la terre encore tiède
Dans la rue mouillée
Deux vieillards s'entraident
À ne point glisser
Sur la chaussée

Des paroles, des idées
Des pensées, des vérités
Tout au long des heures lisses
Coulent, glissent

Et mon âme se perd
S'endort sur le plafond
De ma triste prison
Que d'ennui, que faire ?

Une force m'entraîne
Me charge de chaînes
Je vais où elle veut
Essaie de vivre, un peu...

Seule dans ma chambre
Je contemple mes mains
Embarrassée de tous mes membres
Paralysée par ma crainte d'un demain

Aujourd'hui je me cherche
Et ne me trouve plus
Je cherche un lien, un but
Peut-être...

Au fait, qu'est-ce que je cherche ?
Tout un vide dévidé
Peut-être...
Je cherche à être délivrée
Pour savoir enfin quoi chercher.

Novembre 1973

Mort

Cette minute murmure le soir
Et disperse aux quatre temps
Les débris de mes espoirs
Passés et présents

L'heure elle-même s'est écroulée
Sur l'espace gaspillé
Il vaut mieux oublier
La vie chavirée

1973

En attendant la création

C'est en attendant
Que j'écris sur le ciel
Sur les arbres et sur l'herbe
Pour le plaisir de dire

C'est en attendant
Que je vis avec les miens
Avec les tiens aussi, d'ailleurs
Pour le désir chercheur

C'est en attendant...
Et Dieu vit
Que cela était bon ?
C'est con

Les bouffeurs de soleil
Les jardiniers de béton
Les pêcheurs de lune
Et les marchés d'artistes
C'est triste

Toi qui va, moi qui viens
Eux qui s'amènent
Et se démènent
Pour la détresse et la tendresse
Maculés de pouvoir

Je cris l'absence
Dans la sourde oreille,
On fait silence;
Bourdonnement des abeilles

L'attente est mensonge,
Elle ronge les sangs
Blancs et alors
Le tueur a raison
De colorier
Le temps-néant

Il y a des forêts-chants de vie
Des rivières-chants d'amour
À créer pour créer
Pour la folie d'être
Toujours

1974

Nous deux

Nous deux, c'est la mer bleue
C'est l'océan
Si grand, si grand
Qu'il faut franchir pour être deux

Nous deux
C'est un point d'interrogation
Qui ne sait pas où se mettre
Pour nous permettre
De répondre à nos questions

Je n'ai jamais su
L'amour, la tendresse
Notre histoire est sans issue.

Dans mon cœur en détresse
Il y a l'océan
Si grand, si grand
Entre nous deux

Derrière mon rire idiot
Bien sûr, je t'aime trop
Derrière mes larmes d'inquiétude
Je ne trouve pas les mots qu'il faut
Et de lassitude, tu tournes le dos

Pour un peu, nous étions deux
Sur l'océan si bleu, si bleu

1974

Les oranges

Les oranges,
Elles aiment bien se moquer !
Lorsqu'elles projettent
Un long jet fin de salive
Qui me sucre le visage,
Elles restent la bouche grande ouverte
Tellement elles ont ri

1974

Ecchymose

Le vertige...

Les jaunes, les rouges et les bleus

S'engouffrent dans ma tête

C'est le souvenir qui parle

Doucement

Malgré la violence

Je dégage le passé

D'un tas d'immondices

Une odeur, comme un vice,

Y reste collée

La nausée...

Tout est croche

Mais sans anicroche

La norme est servie

Et le bonheur petit

Les entrailles de la vie

Mugissent, clament

Le silence de ma plainte

Je ne m'entends plus

Un souffle...

Pourtant quelque part

Ailleurs, autre part

Le vent

Verdit mes yeux

Je le retiens, le retiens

Cela fait mal

Je le retiens, le retiens

Je n'ai jamais été si bien

1974

Les enfants de la nuit

Les enfants de la douleur
Défilent dans les rues
À minuit, pieds nus
Leurs mains liées, liés leurs cœurs

Et mon enfant, ma douleur
Erre entre les fleurs du ciel
À la recherche d'une chaleur
D'une lampe qui veille

Il n'est pas d'étoiles
Pas de lune qui ne connurent
La peine des âmes, le voile
Blanc de l'enfance perdue

Sur les ponts du ciel
Qui se reflètent dans l'eau
Hésite un enfant, un sanglot
En quête d'un sommeil

Novembre 1974

Synchronie

Les hommes ont des fleurs
Pour vaincre les cœurs,
Cachés par les larmes
Des enfants sans arme

Les enfants sont des fleurs
Qui perdent leur cœur
Quand les hommes sans larmes
Leur donnent des armes

Les hommes de cœur
Se promènent sans armes;
Ils ont besoin de larmes
Pour se remettre en fleur

Les enfants sont des cœurs
Que les hommes en armes
Écrasent de fleurs
Sans verser une larme

Les hommes ont des larmes
Pour les enfants de cœur
Morts au champ, sous les armes,
En donnant des fleurs

Les enfants sont des larmes
Et les hommes sans cœur,
Avec d'étranges armes,
Les tuent sous les fleurs

Les hommes ont des armes
Pour abattre les fleurs
Et nos enfants en larmes
Se percent le cœur

Les enfants sont des armes
Inutiles aux fleurs
Car les hommes sans larmes
Leur mangent le cœur

1974

Les funambules

Loin, loin

Dans le ciel

Des gens marchent sur un fil

Sans filet dessous

Haut, haut

Dans le ciel

Je tombe

Depuis toujours

Entre les nuages

Et les étoiles

On est si fragile

Dans le ciel

Avec si peu d'âme

Dans les veines

Et tant de corps inutile

Et tous ces gens

Qui marchent dans le ciel

Sans filet, sans vertige

Comment font-ils ?

Ils vont ensemble

Le fil, le mien

Bien sûr,

C'est moi qui l'ai cassé

1974

Aube

À se baigner le visage
Dans l'eau du rêve
Nous accrocherons des étoiles
À nos prunelles
Et des crépuscules inachevés
À nos cheveux

Nous irons ainsi parés
Caresser l'aurore
Qui porte
Dans son ventre
Le jour

Et la nuit saura danser
Sur la pointe des premières heures
Les temps réconciliés

1974

La messe blanche

Il nous faudrait composer
Une grande symphonie
Pour tout amour incompris
Pour tout amour sacrifié

Il nous faudrait verser
Toutes les larmes refoulées
Dans une coupe taillée
Dans le cristal des souffrances
bâillonnées

Il faudrait retrouver
Notre commencement
Et la fin de tous les temps
Pour bénir notre pain

Il faudrait rassembler
Tous ces enfants punis
D'avoir un jour rêvé
Au-delà du permis

Les unir en messe blanche
Au cœur de nos dimanches
Au milieu de l'océan
Rouge de notre sang

Janvier 1975

La vallée défendue

Ah, solitude
Tu sais les raisons
Qui agitent la nuit,
Les arbres et les ciels gris

Une cloche sonne
Pour effrayer les chiens affamés
En quête de l'enfant égaré

Les hommes ont organisé une battue
Dans la vallée perdue
De l'amour et de la liberté

Ils ont découvert l'enfant
La tête enfouie dans le cou
D'un énorme loup

Ils ont tué le loup
D'un seul coup au cœur
Et l'enfant est devenu fou

Ah, solitude
J'ai besoin d'oublier
Car tu n'es que souvenir
De soupirs brisés.

Septembre 1975

Souvenir d'été

J'étais seule,
Loin des autres, et si loin de moi
Sans espoir d'exister

Et comme violente marée
Tu es venu en coup d'été
Sans me donner
Le temps de résister

En oubli de moi, je t'ai laissé
Briser la courbe de mon rivage
Cette ligne trop sage
À la frontière de mes pensées

Je n'ai pas su retenir
L'élan de ta vague
T'emprisonner dans mon désir
Pour ne plus te quitter

Et tu as repris ton voyage
Abandonnant sur mon lit
Un étrange coquillage

Septembre 1975

Poème de laine

Aurai-je assez de peine
Aurai-je assez de laine
Pour tricoter de haine
Ce malheureux poème ?

Des heures sans nuit se glissent
Sur des sourires trop lisses
Sur des regards complices
Que les détours salissent

Et pourtant je connais
Une vieille femme qui sait
Tisser au mois de mai
Les champs fleuris et le vent frais

Je voudrais tant apprendre d'elle
Les mystères de la dentelle
Composée de pluie et de soleil
Sous la tonnelle

Des larmes créent dessus ma vitre
Pour quel étrange livre, un chapitre
Et mon nez un peu triste, fait le pitre
Dans la tresse de ces pleurs sans titre

Mais voilà mon ouvrage terminé
Car la laine est venue à me manquer
Et le soupir que je voulais y broder
S'est échappé.

Décembre 1975

La maison est si noire

Solitude, tristesse, inquiétude, détresse

Être seules contre tous, seules contre soi
Les fleur poussent, puis meurent de froid

La maison est si noire, ma sœur
Tu as peur et tu pleures

Notre monde est sans couleur
Nous le connaissons bien, ma sœur

Prends ma main, et viens
Le chemin est si long
En absence d'horizon

Il nous faudra mourir sans mentir
Les arbres se dépouillent,
Je sens l'hiver

Mais, qu'as-tu fait, ma mère ?

Décembre 1975

Comme un enfant

Comme un enfant
Qui sait capturer entre l'arbre et l'étang
L'oiseau farouche dans son regard
Je t'ai trouvé, sans le vouloir
Entre mes blancs et mes trop noirs
Entre tes sourires et ta guitare

Et, bien sûr, comme l'oiseau
Qui fuit à l'approche des pas
Bientôt, sans doute, me joueras-tu faux
Et sans remords, me laisseras-tu là

J'ai baissé la tête
Et je me suis enroulée
Comme un serpent déçu
Qui a un peu l'air bête
En regardant sa proie lui faire un pied de nez,
Lui échapper sans qu'il ne l'ait mordue

Je t'aime
Alors, ne t'en va pas si vite
Et reste encore un peu

17 novembre 1976

Pour rire

Pour rire

J'avais écrit son nom sur mes mains

Sans savoir qu'après-demain

Je l'écrirais partout

Sur mon cœur, sur mes sourires

Avec, tout juste après, comme un soupir

Le mot « toujours » en point de suspension

Et j'ai senti cette douleur

Quand je lui ai dit « je t'aime »

Lorsqu'il s'est penché

Pour approcher mes lèvres

Et j'ai senti cette douleur

En imaginant l'entendre dire « je t'aime »

Piégée par mes larmes, aveuglée par la fièvre

Il est trop tard, ma sœur, il m'a trouvé

Il me possède sans m'avoir prise

Et je m'abandonne au rêve

Je suis l'amante du voleur

Qui ne connaît pas son délit

Décembre 1976

À mon père

Sais-tu qui je suis,
Qui je suis ?
Un peu de jour, beaucoup de nuit
Entre les nœuds et les envies;
Et lorsque la franchise s'embrume,
Se lie au mensonge,
Sais-tu les hantises qui me consomment
Et le présent qui me ronge ?

Est-ce vraiment si grave
De chercher le bonheur
La paix, l'amour sans entrave
Des yeux qui brillent dans la noirceur
Une lampe qui ne s'éteint pas ?

Ils sont gris mes nuages
Sombres, mes voyages
Au creux de ma poitrine
J'ai une fleur sans racine
Une tête hypocrite et sans corolle
Sur une tige folle
L'âme en fuite

Mon cœur n'est qu'un fond de cour sinistre et sale
Où se cache un enfant qui vieillit mal

Noël 1976

Il nous faudra renaître

Il nous faudra vieillir
Il nous faudra mourir
Et rajeunir nos jours
Mon tendre, tendre amour

Et nos rêves enfantins
Sur nos soleils qui se couchent
Devront survivre sur nos bouches
Renaître après chaque matin

Et il faudra se rappeler
Qu'il est source à mon sein
Et pays sous tes mains
Qui sont d'hiver comme d'été

Nous sommes tous les deux
Et nous sommes cent deux
Désirs qui se sont désirés
Et qui sauront se retrouver

16 février 1977

Intermède

Avec mon cœur et mes poèmes,
Ma sœur, je ferai des chapeaux
Des avions et des bateaux
Ils seront bien plus utiles
Comme il en va des ustensiles
Puisqu'ils seront pour ceux que j'aime

Car ils seront pour les enfants
Qui ont perdu dans l'air du temps
Leur manuel de base
Pour un bon atterrissage
Et se sont crus pour un moment
De grands experts d'alunissage

L'orbite ronde mais un peu carrée
Leur joue de sales tours
Dans l'arrière-cour béant
À la fin, il n'est qu'un seul néant

13 mars 1977

La mante

Mots épars sur colline sacrée
Ordonnés, linéaires
Mots froids, glaçons amers
Croix de fer
Aux portes des cimetières

Les gnomes attendent
Au bas de l'escalier
Et ne rencontrent plus
L'enfant terrorisé

Ne jamais devancer
Le temps mangeur d'hommes
C'est la réalité
De la cigarette et de la cafetière

Est-ce un enfant ou un vieillard
Qui squattent mon regard ?
Sublime est le génie de la réponse
Et le talent de la définition

Est-ce un enfant ou un vieillard ?
L'écho percute mes doigts
Voilà pourquoi le dictionnaire
Est inutile à la question

Tête sensible

Cherche occasion

Pour dépression

Un avion traverse ma pupille

Sans le vendeur de foi tranquille

L'amant déçu se lamente

Dessus le triangle du chagrin

La mante est loin

6 décembre 1977

Veille

Tête vide, quelques instants...

Les mots naissent fleurs

Ou pieu

Trop peu d'amour

Pour t'épargner

L'histoire est cycle

Tourbillon chtonien

Visages insensibles

Au regard abusé,

Paroles acides

Tatouées sur ta bouche terrifiée

Toutes les nuits

Je les retrouve empalés

Je ne comprends rien

À ma haine

Les mains se tressent

Dans la pénombre

Y aura-t-il assez de crépuscule

Pour les nouer ensemble ?

Hors ma maison

La foule corrosive

Dans ma maison

La bête qui traque

Mourir
Pour les autres
Apaisement

9 septembre 1981

Mois d'août

Une étoile a traversé
Le ciel bien ordonné
Elle va sans s'arrêter
Comme effrayée d'être attrapée

Elle cherche, désemparée
La place égarée
Son espace réservé
Dans le ciel organisé

Au tribunal de l'Univers,
Les consciences stellaires
La regardent, consternées,
Folle, ils l'ont jugée

Étoile filante file sa folie
Dans la trop vaste nuit,
Indifférente
À la souffrance errante

Étoile filante, folle étoile
Folie file et file folle
Arrête ta course démente
Au prix de ta vie
Au prix de la mort
Peu importe

L'existence n'a d'importance
Que de nuit apprivoisée

29 septembre 1981

La mer éclatée

La mer éclatée
Comme papier buvard
De mes souvenirs
Bavards...

Le silence apprivoisé
Compose dans le tumulte
De l'amalgame
Un chant syncopé

Dans la tempête
Le ciel viole la mer
Qui hurle la soif
Du désert avorté

À force de charger l'eau folle
De visages trompés
C'est le miroir de l'espace
Qui se casse pour la septième fois

11 octobre 1981

Le pain de la nuit

Cette nuit

La ville avale les étoiles

La lumière me fait mal

Sans bruit

Ma nuit

Cherche en vain ta main

Car les temps de la rencontre

Fuient

Aujourd'hui

Ne rompt pas le pain de la douleur

Mais il demeure sur la table

Intouché

Ta nuit

A fait chemin jusqu'à moi

Mais tu restes là sans voix

L'âme fermée

L'amour, la tendresse

L'heure qui veille

Sur la nuit déçue

On goût de pluie

22 octobre 1981

Le départ

La maison s'anime
Comme à l'heure du lever
Une jeune fille en sort,
Nue par le dedans

Sur le seuil de la porte,
Les bagages.
Le taxi est arrivé.

Pas d'amour, pas de haine
Pas de joie, pas de larmes
Indifférence

Espoirs,
Trahisons et vengeances
Demeurent sur le perron,
Enchaînés au passé.

Il en restera des histoires à raconter
Au jour des temps accordés !

12 novembre 1981

Mensonge

Trous ombrés
Dans ma mémoire
J'y trébuche chaque jour

Amoncellement de comprimés
assassins
Près du verre d'eau crédule
Hurlement

Vous mentez
Et faites du dictionnaire
Une gigantesque pilule
Qui ne passe plus le gosier

Les mots se détachent
De l'arbre nouveau
Dont les racines se sont endormies

Je ne sais pas éveiller par le dedans
L'arbre qui dort, désespérément

Les mots s'envolent,
Puis dégringolent
Ils descendent
Les parois des crevasses
De vos terres desséchées
Fissures

Traces

Laissées par vos tromperies

Je n'ai plus de rêve à confier

Vivre en marge

Tous

Je vous ferais crever

Mais allez, quelle importance ?

Je ne vais pas pleurer !

15 Novembre 1981

Saison morte

As-tu vu le temps
Perdre son temps ?
Il s'est mis les pieds dans l'eau
Et le nez au soleil

J'ai une saison de trop
À lui donner
Penses-tu que le temps
Prendra le temps
De la rêver ?

Un temps d'écriture,
Comme un dégel au printemps,
Qui annonce ma fragilité,
Expose ma tristesse.
Solitude
Temps d'écriture
Comme un vent d'infortune

Débourrement raté
Révolte
L'amour n'a pas de mains
Pas de jambes, pas de tête
Pas de... cœur !

Mots simples poussés par le vent
Je les accueille au pas de la porte,
Doucement
À l'horizon,
Des milliers de soleil
Se couchent, synchrones
Le beau temps est en retard
Matin de chagrin

Nul ne sait me dire le fleuve déchargé d'hiver
Quel est ce printemps hideux
Que je n'attendais pas ?

Décembre 1981

Maille à partir

Les étoiles

Reposent à l'envers

Sans manière

Elles éclatent

Maladroites

Sur ta bouche d'enfant

À l'endroit, à l'envers

À l'envers, à l'endroit

Je perds les mailles

Le tricot est distraité

Les aiguilles cliquettent

Le temps passe en souriant

Du bruit que nous faisons

En tricotant

Étoiles et visages connus

Hantent le rêve matinal

Je franchis le pas de l'aube

Pour rattraper les mailles perdues

Le souvenir de la nuit

M'incommode

Mais je tricote, et tricotant

Je chasse le temps

Qui montre les dents, maintenant

3 février 1982

Pourquoi le poème

Pourquoi le poème
S'enfermerait-il
Sur lui-même
Jaloux de sa vérité
Et de ses mensonges ?

Pourquoi le poème
Chercherait-il à communiquer,
Et par la même occasion
À retirer le pont qu'il a jeté ?

Pourquoi le poème
Ne serait-il pas la voix
La voie simple, claire,
Qui mènerait de moi
Vers nous ?

Les symboles et métaphores
Sont un fossé entre deux mondes
Non une guerre de mots

Le silence n'a qu'à se taire
Le poème est parole
Je veux le dire
Afin que nous soyons ensemble
Pour de bon

8 octobre 1985

La paix de l'eau

Parfois
Dans mon sommeil
Je vois
De grandes étendues
D'eau
Qui s'agitent
Doucement
Juste de l'eau
Et le murmure
De l'eau
Qui me berce
Et qui m'endort

La lumière
Sur la pointe des vagues !

La paix de l'eau
Ouvre ma solitude
Sur la souffrance

J'ai souvenir
De l'eau
Et de nos insouciances
J'ai souvenir
Que nous étions ensemble
Tout simplement
Avant l'amour
Qui chasse
La paix de l'eau

Janvier 1986

Fiction

Les hommes et les femmes imaginent

Une famille, une maison

L'amour, un horizon

Le peintre imagine

Les couleurs, les saisons

Les formes à créer

Et les traits en mouvance

Le danseur imagine

L'arabesque du temps

L'arc-en-ciel libéré

Qui ne touche plus terre

Ce ne sont que jeux d'enfants

De croire que Dieu imagine

La fin qui vient

Après le commencement

Enroulé sur mon ventre

Mon chat imagine

Qu'il est maître du jeu,

Que le bonheur n'a pas de fin

Une larme grossit

À la frontière du monde imaginé

Pourquoi désespérer

Si rien n'a jamais existé ?

Janvier 1986

Seule

La femme de mille ans
Étend sa chair incomprise
Sur des plages dorées,
Façonnées pour d'autres corps,
Mieux faits pour la mer
Et pour le soleil

Tourmentés par la faim, les goélands
Volent au-dessus de sa tête,
Indifférents au butin
De sa quête

La femme de mille ans
Porte le ridicule
De son désir moribond
Elle va, s'allongeant
Parmi les enfants des autres,
Sur les plages ensorcelées
Qui n'appartiennent à personne d'autre
Qu'aux amants féconds

L'orage passe
Et la femme de mille ans,
Triste,
Laisse la pluie la caresser
De ses longs doigts froids
Et malhabiles

Cruelle solitude
De la femme de mille ans
Endormie parmi les goélands
Qui ricanent sans détour
De son cœur lourd
Et déserté

Août 1986

Tu es

Tu es
Le plus bel homme
La plus belle histoire
Le plus beau paysage
Le plus beau poème
La plus belle image
Le plus beau je t'aime
Le plus beau rêve d'amour

De mémoire, tu es
Chaque seconde du temps qui passe
Chaque soupir de mes nuits solitaires
Chaque sourire de ton absence
Chaque larme de l'après

Je suis de nouveau
Les sanglots de l'enfant mal-aimé
La vie est vide de toi
Je t'ai perdu
Je suis perdue

Février 1987

La jardinière

À ma mère

Elle a pris une bêche, une petite fourche et une pelle
Elle a dessiné les contours de son jardin
Elle l'a voulu en plein soleil
Elle s'y est mise dès le matin

Son chapeau la protège
Tandis qu'elle crée, qu'elle invente
Les oiseaux font des arpèges
Mais c'est la terre qui chante

Les pousses sont jeunes, elles se dressent
La jardinière est alerte
Ici et là, quelques gouttelettes
Perlent au front de la maîtresse

Il est midi, la chaleur est intense
Quelques insectes, quelques herbes mauvaises
Improvisent leur danse
Tente la perversion de la genèse

La jardinière arrache ces fauteuses de troubles
Asperge les envahisseurs
Adoucit les lignes, les courbes
Pose des tuteurs, arrose, ne compte pas les heures

Voici les roses, sophistiquées, fières et précieuses
Les iris bleus au port mélancolique
Les *black susan*, toujours lumineuses
Les lupins au minois comique
Les monnaies-du-pape sages et éclairées
Les cosmos au profil éthéré

Au cœur de la journée,
Soudain, le vent se lève
Les nuages se bousculent, bruyants et énervés
La nature a un coup de fièvre

Les éléments se déchaînent
La jardinière est en colère, mais elle doit se retirer
Et laisser au destin de décider
Grande est sa peine !

Le soir approche, le vent est tombé
La tâche reprend, essentielle
Il faut redresser, tailler
Les mains de l'artiste font des merveilles

Vient le crépuscule et ses flèches enflammées
Dans la bise toute légère
Des étoiles brillent sur les corolles éclatées
Les fleurs s'épousent, déjà mères

Le jardin a pris des allures enchantées
Les grenouilles s'allient aux cigales tardives
Pour révéler le secret d'un rêve bien gardé
Caché au milieu de la nuit hâtive

Quel est-il ?

Que le bonheur ne finisse jamais

D'abord, qu'il s'installe, qu'il s'étale,

Qu'il se répande partout afin que tout le monde en ait

Qu'il s'infilte, qu'il s'insinue

Qu'il se la coule douce et qu'il découle de source, enfin !

13 septembre 2000

Retrouvailles

L'oiseau s'est déposé
Tache écarlate météore
Sur la neige aveuglante;
L'oracle a parlé
Dans l'air saturé de ton absence

L'oiseau a crié ton message
Je n'ai rien voulu entendre,
Assourdie par la peur;
La mort, sertie dans la vie,
Me dévore encore
Je n'ai pas compris

Tu venais pour l'espoir
Et je t'ai tourné le dos;
Le chemin du retour enfoui sous la glace
N'efface pas la mémoire

Combien de rendez-vous manqués faut-il
Avant d'appivoiser le chant de nos errances ?

Au printemps, il faudra des bottes neuves
Pour marcher dans la boue,
Et du vent chaud
Pour sécher nos éclaboussures

Février 2005

Au café

Près de la porte, une longue jeune femme
Lèvres gonflées, regard cramponné
Veston blanc, chemise noire
Verre de rouge avalé, d'un trait
Encore une bouchée, j'ai faim
Mais le client est pressé
À tout de suite, je reviens
Pour le suivant

À la table voisine, une chose ronde
Chapeau de guingois, la couette espiègle
Minois guilleret, bouche débridée
Le corps sans manière et le cœur fier
Les mains s'envolent enjouées et libres,
Désobligeantes

Mon amie fatiguée
Soupèse le poids de la vie
Cherche un réconfort, un ancrage
Nos liens distendus me donnent tort
Les mots s'effilochent dans la honte
De l'abandon

Un, deux, trois, bisous sur la joue
Glaçon sur le cœur
Non, non, prends l'addition
Pour l'absolution

Mars 2005

L'image vaut mille mots

Clic, ma photo :

Petite fille tout sourire

Bien élevée, bien nourrie, *Cheese!*

Clic, mon mariage, mes amis,

Mon bonheur

Mes photos de voyage

Monts et merveilles, croisière annuelle

Tourista, kilos en trop

Les retouches ne me font pas peur

C'est bien plus beau

Clic, la photo d'un enfant :

Une masse dans la main

Au milieu d'un champ de pierre

Attachés, les pieds.

Clic, d'autres photos encore :

Poings levés, ensanglantés

Yeux hagards

Carnages

Au flan des frontières

Gargouillis de la mort lente

Clic, tout disparaît

Absurdité d'être là
À la mauvaise place,
au mauvais moment
Exister par hasard
Dans la marmite de l'enfer
La vie a un prix
Quelqu'un paie la note
Ce ne sont pas nos affaires

Clic, photos de l'infiniment petit
et de l'autrement plus grand
Cieux du soir et du matin
Chatons et chiots
Le bon vin nous endort
Bon sang qu'on est chanceux !

Clic, une autre photo de moi,
Miroir, qui est la plus belle ?

Je suis branchée mais j'étouffe !
Asphyxie programmée,
et consentie corps et âme
Je suis l'âne qui vaut de l'or
Dans l'enclos de la mort

Mars 2005

Au mois de mai

Dans le ciel de mai
Se tendent les branches des pommiers;
Sous le feuillage, leurs doigts agités
Engrangent les oiseaux

Séduit, le vent remue les fleurs écloses
Écarte les corolles impudiques,
Et s'échappent les pétales roses
Quand vient la pluie

Profitant de l'ondée,
La terre revêt la robe tombée
Le vent caresse l'effeuillé
Et dans le lit,
La mariée soupire, enchantée

Mai 2005